



BREST4FUTURS

Quatre récits de fiction pour imaginer
la métropole brestoise en 2050

Rémi BOYER, Maëlys CHAPIS, Romane FRISONE, Romane GILBERT,
Kaci HAMMOUCHE, Alix HERVE, Ferdaous JALLOULI, Eliot LA PIANA,
Clara LE BAUT, Ambre LEVEQUE, Jules LE BRETON, Briec LIGEOUR,
Tifenn MORVAN, Kévin MIRO, Geoffroy TOURNEUX, Yasmine ZERROUAL



BREST4FUTURS

Contexte du projet

Du 5 au 9 janvier 2026, le projet Brest4Futurs a réuni 16 étudiant-es autour de l'écriture de récits de fiction d'anticipation pour imaginer le futur de la métropole brestoise à l'horizon 2050. Conçu par ISblue en partenariat avec le service Écologie Urbaine de Brest Métropole, ce projet visait à proposer des outils de médiation innovants pour aider à se projeter dans des futurs réalistes face aux enjeux climatiques.

Dans le cadre de la révision de son prochain Plan Climat Air Énergie Territorial (PCAET), Brest Métropole souhaite intégrer plus explicitement et valoriser davantage les thématiques liées à l'adaptation au changement climatique, à la justice sociale et à la santé environnementale. Le projet Brest4Futurs a ainsi invité les étudiant-es à produire quatre récits incarnés, suivant des personnages aux profils sociaux contrastés (âge, genre, milieu social, zone d'habitation), afin de mettre en lumière des formes d'inégalités face aux solutions d'adaptation mises en place par la collectivité. Pour mieux saisir les enjeux en fonction des aléas, les récits ont exploré le quotidien de ces personnages à travers des situations climatiques qui seront rencontrées de plus en plus fréquemment, entre vagues de chaleur estivales et l'augmentation des précipitations en période hivernale.

Pour nourrir leur travail, les étudiant-es ont rencontré plusieurs services de la métropole et de la ville de Brest, ainsi que des acteurs spécialisés dans l'adaptation climatique, les enjeux sociaux et les dynamiques territoriales. La semaine a démarré par une rencontre avec différents services de la métropole et de la ville de Brest, en charge de différentes politiques : plan climat air énergie territorial (PCAET), plan local d'urbanisme (PLU), action sociale, proximité. Ils ont pu s'appuyer sur les présentations qui leur ont été faites du diagnostic de vulnérabilité du territoire au changement climatique et des premières orientations stratégiques définies pour le futur projet urbain à horizon 2040.

En complément, ils ont pu bénéficier d'interventions par d'autres structures : Breizh ALEC sur les enjeux d'adaptation et de justice sociale, Ener'gence sur les solutions locales d'adaptation et des exemples concrets, ainsi que l'ADEUPA sur le profil socio-démographique du territoire et les projections à horizon 2040.

Le groupe d'étudiant-es a également été accompagné par Anaël GUYOMARC'H, artisane de l'écrit et de la parole, pour l'écriture des récits; ainsi que par Nicole ROUX, Professeure de sociologie à l'UBO, pour la construction des personas et une première approche des notions d'inégalités environnementales et de justice sociale. Le PIM a été encadré toute la semaine par Justine CASTREC et Mathieu REGNAULD DE LA SOUDIERE, chargées de mission TSE pour ISblue.

Grâce à cette formation, les participant-es ont développé une compréhension fine et systémique des enjeux climatiques, des politiques publiques locales et des inégalités sociales. Ce PIM leur a permis de concevoir des formes de restitution accessibles, sensibles et originales, au service de la compréhension et du débat public.

Fiche d'identité du personnage

Prénom: Cynthia

Âge : 23 ans, née en 2027

Activité salariée: sans emploi

Formation: CAP petite enfance

Passions: la danse

Famille: a un fils de trois ans

Santé: son fils a une maladie respiratoire

Classe sociale: classe populaire précarisée*

Vit dans un studio à Kérinou - Brest

*catégorie issue de l'enquête «style de vie et environnement» de 2017 qui correspond à un niveau de diplôme BEPC, CAP, BEP et un niveau de revenu disponible entre 650 et 1400€/mois.



Le récit de... CYNTHIA

HIVER

Cynthia a 23 ans et vit dans le quartier de Kérinou, à Brest, dans un studio de 20m² au rez-de-chaussée. Elle élève seule son enfant Gaspard de 3 ans. L'air est lourd aujourd'hui, chargé d'une odeur de moisi qui lui pique le nez dès le matin. Quand elle pose la main sur le mur, ses doigts sentent l'humidité.

Cynthia est au chômage et a l'habitude de s'asseoir près de sa fenêtre, avec sa tablette. Formée avec un CAP petite-enfance, elle cherche un travail, en vain. Le réarmement démographique initié en 2025 n'a pas marché et les femmes ne font plus d'enfants. La faute à l'éco-anxiété.

En cette soirée de février 2050, elle se plaît à écouter le bruit de la pluie sur son unique fenêtre. Devant ce carré de lumière, l'exemple même d'une action climatique inachevée entreprise par la municipalité. Les rumeurs accusent un manque de budget. Des pavés non posés et du goudron perméable en friche sont encore visibles. Cynthia avait l'habitude d'aller se balader dans ce square, mais depuis un an, cet endroit pensé pour devenir une «Zone de ressourcement» ne voit pas le jour, alors en cas d'inondations ou de fortes chaleurs, étant situé sur les hauteurs de Kérinou, le Lavomatic devient un éventuel refuge.

La pluie martèle le sol et le vent ne cesse de souffler. Soudain, l'eau vient à gagner du terrain sur le lino déjà humide de son studio. Cynthia regarde, sans stupeur, et sait que son studio va être inondé. Comptons 30 cm comme d'habitude. Alors, elle met son fils Gaspard en sécurité en perchait le petit lit en hauteur grâce à un système prévu pour. L'eau s'étale, froide et trouble, et lui trempe les chaussettes. Elle protège les prises, surélève ses meubles, et prend soin de déplacer les disques de sa grand-mère sur le plan de travail de sa petite cuisine.

Chaque geste est précis, elle sait ce qu'elle fait, c'est la quatrième inondation de l'année. Cynthia peut compter sur sa voisine Séverine, qui s'occupe de Gaspard pendant ses absences et lui prête main-forte lors des inondations, partageant conseils et gestes pratiques pour protéger leurs appartements. Cette solidarité de voisinage allège son quotidien et renforce le lien communautaire dans le quartier de Kérinou.

Cynthia sait que les Responsables Inondations du quartier vont être débordés car les personnes âgées sont leur priorité. Alors, pour échapper à l'humidité et se mettre en sécurité, elle décide de se rendre au Lavomatic, accompagnée de son fils.

L'air d'ici est plus sec. Elle respire, son fils aussi. Les bruits des tambours rythment l'ambiance aseptisée de ce petit espace habité que de machines à laver. Cynthia est seule avec son fils.

Elle se remémore l'odeur de la lessive dans la laverie et les longues heures passées à regarder la machine tourner lorsqu'elle avait 11 ans, alors que son père la laissait seule s'occuper du linge. Qu'est-ce que c'était dur pour Cynthia cet absentéisme. Son père se vantait, de retour à la maison d'avoir assumé cette corvée comme un mari exemplaire. Elle savait qu'il mentait.

Elle réalise qu'elle ne souhaite pas reproduire ce schéma. Elle souhaite être présente pour Gaspard. D'ailleurs, elle ne l'a pas vu de la journée. À n'en pas douter, Séverine a dû le mettre sur la tablette toute la journée car il aime passer du temps sur TokTok. Depuis quelques années, Cynthia observe un changement chez les jeunes enfants, ils sont plus connectés, moins curieux, ils ne jouent plus, ne se parlent plus.

Lorsqu'elle était petite, TokTok existait aussi et elle y allait quand elle s'ennuyait. Sa grand-mère savait que cela ne rendait pas Cynthia heureuse alors elle lui confisquait le téléphone. Elle lui disait : « Cynthia, ma Puce, lâche ce téléphone, tu ne savais pas marcher que tu dansais déjà ! ». Ce souvenir lui était doux et léger.

Alors, ici, au Lavomatic, Cynthia se met à danser avec son fils dans les bras, suivant le rythme des tambours. Les jambes dansent timidement à cause de l'espace restreint, mais les hanches et le bas du dos tourbillonnent, et Gaspard se met à rire. En dansant, elle fait voler les prospectus de la laverie par terre ! Cynthia est heureuse. Elle s'imagine transmettre la danse à son fils.

Lorsqu'elle cesse de danser, Cynthia ramasse le prospectus de l'Action Climatique. Elle sort rapidement du Lavomatic sans faire attention à Marius, son petit-ami, qui rentrait dans la pièce, surpris du comportement de Cynthia. Marius l'interpelle et voit que Cynthia tient un prospectus à la main.

Assis côte à côte, ils lisent ensemble le dépliant de «Formations aux Métiers de l'Adaptation du Climat» (FMAC) proposées par la municipalité de Brest. Si l'eau revient chaque hiver, alors elle ne veut plus la subir, elle souhaite apprendre à réagir face aux aléas climatiques qui touchent son quartier. Cynthia envisage cet engagement comme une opportunité de se construire en temps que femme, mère et actrice dans la réaction face aux aléas du changement climatique.

ÉTÉ

Cinq mois plus tard, nous sommes en 2050, le 24 juillet, dans le quartier de Kérinou. Cynthia est affalée dans son canapé et subit la chaleur étouffante de son studio. Son fils, Gaspard, joue aux voitures à ses côtés. Elle aperçoit à travers l'ouverture de la fenêtre les habitants trempés de sueur qui partent au travail. Une vieille dame et sa petite fille attirent son attention, Cynthia divague et se remémore l'époque où elle était heureuse et innocente. Elle se rappelle de cette journée chez sa grand-mère où elle dansait sur de la musique classique. Cela lui donne les larmes aux yeux... Elle est soudain ramenée à la réalité quand une petite voiture de Gaspard vient heurter son pied. Elle le regarde et se demande si son enfant aura la chance de profiter d'étés plus doux, où sortir n'est pas une épreuve mais bien un moment de plaisir.

Il est 10h30, Cynthia décide d'offrir un bon petit-déjeuner à son fils, elle enfle ses sandales et se munit d'un parasoleil, elle équipe également Gaspard d'un chapeau et de crème solaire indice 70. À peine un pied dehors, l'air pesant l'enveloppe et l'écrase presque. Elle arrive à l'entrée du magasin, son t-shirt est imbibé de sueur, ses mains sont moites. Elle profite d'un peu de rafraîchissement au rayon frais du magasin avant d'aller demander s'il reste des rations d'eau hyper-hydratante pour elle et son fils en plus de leur petit-déjeuner: «Non, il faut revenir dans quelques jours». Cynthia est à la fois épuisée et démunie. De retour chez elle, elle fait le choix de contacter le Responsable Fortes Chaleurs de son quartier. Ce Monsieur, volontaire du quartier de Kérinou est responsable de la gestion des canicules de plus de 35°C. Il répond qu'il va faire au plus vite pour l'approvisionner et entend son mécontentement.

Après une sieste digestive, elle se réveille déshydratée. Là, elle ne pense qu'à une seule chose, être au frais. Cynthia déverrouille son téléphone portable, 36 notifications «Fortes chaleurs». Elle soupire avec agacement, comme si elle ne le savait pas... La photo de son petit ami, Marius, s'affiche sur son téléphone portable, il lui propose de la rejoindre avec Gaspard à la Médiathèque des Capucins où l'air devrait être plus supportable. Cet espace est appelé une Zone de ressourcement. Le toit a été peint en blanc depuis les années 2030 pour réfléchir la chaleur et garder l'air frais. À l'intérieur de la Médiathèque, des clim fonctionnent par intermittences (car l'utilisation de clim est régulée par le décret du 28 septembre 2046) et des aérosols à l'azote rafraîchissent l'air.

Il est 13h20, la famille rejoint Marius pour qui l'arrivée de Cynthia semble être un rafraîchissement. Il a le sourire aux lèvres et une idée derrière la tête. Enjoué il raconte que son meilleur ami vit à la campagne sous les oliviers et que ce dernier a proposé de les recevoir le temps que la température diminue. Cynthia saute de joie et enlace Marius. Quelques heures plus tard, tout le monde est assis sous les arbres et partage une salade de lentilles et une limonade fraîche. La jeune femme se retire et marche dans le jardin, cela lui rappelle la maison de sa grand-mère. D'ailleurs, elle entend au loin un air de piano... Elle le reconnaît instantanément : « Sofiane Pamart, Nara, 2021 ! » se dit-elle enjouée. Cynthia se sent bien, elle réalise qu'elle est pleine d'ambition et se projette avec Marius et Gaspard à la campagne.

Fiche d'identité du personnage

Prénom: Briauc

Âge : 35 ans, né en 2025

Activité salariée:
auxiliaire vétérinaire

Passions: surf et cinéma

Famille: en couple

Santé: allergique au pollen

Classe sociale: petite bourgeoisie
culturelle*

Vit dans un appartement
à Plouzané

*catégorie issue de l'enquête «style de vie et environnement» de 2017 qui correspond à un niveau de diplôme Bac+3 au moins et un niveau de revenu disponible entre 1400 et 1900€/mois.

Le récit de... Brieuc

ÉTÉ

7h15, Brieuc n'a pas eu besoin de réveil. La vibration de son bracelet connecté suffit. Il ouvre les yeux dans la pénombre de la chambre ; les volets sont restés fermés depuis 3 jours pour conserver le peu de fraîcheur nocturne. Il jette un œil à l'écran de son téléphone, branché sur le petit panneau solaire flexible, son rituel quotidien pour recharger ses petits appareils sans tirer sur le réseau général, souvent instable en période de pic de chaleur. Le message clignote en rouge sur l'application de la Métropole : «VIGILANCE EAU : NIVEAU ROUGE. Quota individuel activé. » Il soupire, s'extirpe des draps moites et file à la salle de bain. Il ouvre ses fenêtres profitant encore pendant quelques minutes de la brise du matin et part rapidement chercher son masque, dont il aimerait pourtant tant se passer, mais nécessaire afin d'éviter une crise d'éternuement.

Le chronomètre mural s'allume automatiquement dès qu'il tourne le robinet. Il a trois minutes. Pas une seconde de plus, sinon l'électrovanne couperait l'arrivée et une pénalité serait débitée de son compte citoyen. 2 minutes 45 pour se laver, 15 secondes pour rincer. C'est tout ce qu'il a... En sortant, il récupère l'eau du fond de la douche dans un seau pour la verser plus tard dans les toilettes. À Brest, en 2050, l'eau potable ne sert plus à évacuer les déchets.

Avant de partir travailler, Brieuc attrape le bac de tri de la cuisine. Depuis cinq ans, les poubelles individuelles ont disparu des appartements. C'est une mesure d'hygiène, avec la chaleur, les ordures fermentent trop vite, mais surtout une mesure de contrôle des ressources. Il se souvient de ce temps où le tri n'était qu'une conviction personnelle mais loin d'être une obligation rigoureuse et surveillée. Il se rappelle des récits de ses parents à propos de leur jeunesse dans les années 2000. C'était l'époque de l'insouciance du «sac noir». On y jetait les épluchures, les films plastiques gras et les objets cassés, sans arrière-pensée, persuadés que le camion-benne du mardi matin emportait tout cela vers un endroit magique. Il se rappelle l'odeur aigre des poubelles individuelles qui cuisaient au soleil sur les trottoirs en attendant le ramassage. C'était sale, certes, mais c'était une liberté : celle de gaspiller dans l'anonymat. Aujourd'hui, le déchet existe peu ; il y a majoritairement de la «matière secondaire». En 2050, jeter n'est plus un acte de délestage, mais un acte de redistribution citoyenne.

Refermant les yeux, il se rappelle les hivers de sa jeunesse, quand le froid s'installait. Il se replonge dans une de ces journées passées avec ses amis autour d'un café chaud. De la buée sortait de sa bouche quand il riait.

Ces moments sont maintenant d'un grand réconfort pour lui. Les températures ne sont pas descendues aussi bas depuis plusieurs années maintenant. Il se remémore un soir où il regardait avec son père des images de sa famille sous la neige. C'était un rituel tous les hivers. Son grand-père lui, partait même à la montagne faire du ski, où il glissait sur la neige à la recherche de vitesse et d'adrénaline.

La neige à Plouzané avait un goût particulier. Les routes étaient gelées, tout s'arrêtait et le silence régnait si fort qu'il en était assourdissant. À l'époque, il espérait secrètement qu'il ne pourrait pas aller à la fac pour profiter d'une journée avec sa soeur à faire des glissades sur la route descendant en face de chez lui. Cependant, la ville et les élus étant bien trop réactifs, les saleuses avaient déjà fait leur travail à 5 heures ce matin-là, l'obligeant à prendre sa voiture pour aller à la fac jusqu'à Brest, sans encombre (malheureusement).

Ce souvenir lui laisse un goût amer. Ce n'est pas la neige qui lui manque, mais la liberté de mouvement absolue. Une autre image le saisit alors qu'il regarde l'eau s'écouler avec parcimonie du robinet : la baignoire de son enfance à Plouzané. Il devait avoir huit ou neuf ans. Il se revoit plongé dans ce qui lui apparaît aujourd'hui comme une aberration écologique obscène : deux cents litres d'eau potable, chauffée au gaz, juste pour le plaisir de jouer avec des figurines en plastique.

Il chasse d'un hochement de tête ces pensées d'un autre temps et verrouille le bac communautaire. Pas le temps pour la nostalgie, l'application de la clinique vétérinaire indique déjà une surcharge d'urgences. Avec la hausse constante des températures, les parasites et maladies venus du sud ne cessent de gagner du terrain. Il enfourche alors son vélo. Il longe les façades. Là où le béton régnait autrefois, des structures métalliques légères supportent désormais des murs végétalisés : lierre, vigne vierge. Ces plantes transpirent et font baisser la température de la rue de quelques degrés vitaux. La piste cyclable est quant à elle entourée par des arbres rajoutant un peu plus de verdure.

Il serre le guidon, transformant chaque coup de pédale en un acte de résistance contre la lourdeur ambiante. Briec refuse de subir cette nouvelle réalité ; il veut être utile, faire tenir ce monde précaire encore un jour de plus, une intervention après l'autre, un animal sauvé après l'autre. Il décide de couper les notifications de son bracelet pour le reste du trajet : savoir que la température grimpera encore ne l'aide pas. Il se concentre uniquement sur la nécessité d'arriver lucide pour sa première consultation d'auxiliaire vétérinaire.

C'est peut-être ça, la véritable maturité de leur génération : avoir compris que s'adapter ne signifie pas vaincre le climat, mais trouver l'interstice habitable au milieu du chaos. Ils ne sont plus des conquérants mais des gardiens aidant ce qui peut être sauvé. Il juge ceux qui s'accrochent encore aux vieux rêves d'abondance, les considérant non plus comme des nostalgiques, mais comme des saboteurs. Il n'y a plus de place pour le déni ou le caprice quand l'urgence dicte chaque geste du quotidien.

Une bouffée d'air brûlant, chargée de pollen, lui pique la gorge, tandis que la lumière aveuglante des façades blanches l'oblige à plisser les yeux jusqu'aux larmes. En effet, les toits des bâtiments ont été recouverts de coquilles d'huîtres afin de refroidir la ville. Ce n'est peut-être pas une si bonne idée après tout, il en a mal aux yeux !

Il donne un dernier coup de pied pour avaler la montée, dérape presque devant la clinique, s'engouffre précipitamment à l'intérieur, fuyant la lumière crue pour l'ombre du cabinet. Il décide d'ignorer la pile de dossiers administratifs qui l'attend sur le comptoir et se dirige directement vers le box des urgences, ordonnant l'ouverture immédiate de la salle rafraîchie pour les cas critiques.

Le choc thermique fait frissonner sa peau encore moite, la fraîcheur artificielle contraste violemment avec la fournaise extérieure. Les odeurs d'eau de Javel et de poils souillés le saisissent, signatures de la maladie qui ne prend jamais de vacances. Cette bulle de climatisation n'est pas un simple confort, c'est un luxe médical, une dépense énergétique colossale que seule la souffrance aiguë justifie encore. Il réalise avec amertume que son cabinet est devenu un îlot de survie technologique.

Il enfle ses gants, attrape une poche de perfusion et se penche immédiatement sur l'animal, insérant l'aiguille avec une précision mécanique pour tenter de stabiliser le rythme cardiaque qui s'emballe. En observant la douleur de l'animal, il songe que son métier ne consiste plus à soigner la nature, mais à réparer les dommages collatéraux d'un environnement devenu compliqué pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'en protéger. Il écarte délicatement la fourrure encore chaude, ses mains gantées tâtant l'épiderme à la recherche de la marque caractéristique de la «Leishmaniose».

Une vibration minuscule mais frénétique remonte le long de la pince métallique jusqu'à sa paume, et il fixe avec un dégoût réprimé les ulcères qui se sont formés, cherchant désespérément une nouvelle proie à infecter. Il laisse tomber le prélèvement cutané qu'il vient d'effectuer dans un petit bocal, puis il arrache ses gants de latex d'un geste brusque, sentant aussitôt la sueur froide qui perle dans son dos malgré la fraîcheur de la pièce. Il saisit une seringue neuve, aspire la dose exacte d'anti-parasitaire et l'injecte sous la peau du cou de l'animal, massant brièvement la zone pour diffuser le produit.

Ce geste précis n'est qu'une infime bataille gagnée dans une guerre beaucoup plus vaste. Si l'on prend de la hauteur à cet instant, on ne voit plus seulement un homme soignant un chien, mais une salle d'attente bondée de propriétaires anxieux s'épongeant le front, une clinique vétérinaire transformée en forteresse sanitaire, et au-delà des murs, une ville blanche et aveuglante.

HIVER

Alors que la chaleur a été chassée par le froid de l'hiver installé depuis quelques mois, le 29 janvier 2050, Briec a les yeux collés de fatigue. Lorsqu'il réussit à les ouvrir, il voit par la fenêtre un ciel menaçant et rempli de pluie. Il ne se souvient plus depuis quand les hivers ressemblent à des salles de bain à ciel ouvert tant l'humidité est omniprésente.

Une fois les idées assez claires pour sortir de son lit, une envie lui traverse l'esprit. Boire une tasse de café fumante le démange. Autrefois, cette boisson était largement consommée à travers le monde. Maintenant, elle est considérée comme une denrée rare en raison de la diminution des surfaces de production causée par la hausse globale des températures. On ne la sert plus qu'en période de fête à titre exceptionnel.

En s'asseyant sur le bord de son lit, il laisse ses yeux traverser la pièce, s'attardant sur la multitude de plantes qui encombrent maintenant son appartement. Si elles servent officiellement à purifier l'air, leur seconde mission est surtout de dissimuler les quelques traces de moisissures témoignant du manque d'isolation. Jamais il n'aurait imaginé que des plantes finiraient par lui apporter plus de bien-être que l'assistance des robots.

Enfilant ses chaussures, il manque de dérapier sur les marches glissantes de la cage d'escalier avant d'enfourcher son vélo électrique. À la place de ses 10 minutes habituelles de trajet pour aller au marché du port, il décide de se rendre à Kérinou qui se trouve à 20 minutes de chez lui afin d'éviter les inondations causées par les fortes pluies de cette nuit. Bien que des travaux aient été lancés il y a quelques mois afin de surélever les bâtiments à risque, ils sont encore trop peu avancés. C'est le grand chantier de la décennie : le projet «Brest-Élévation». On ne détruit pas ; on surélève.

Il déchausse de son vélo et fait le tour des stands trouvant presque tout ce dont il a besoin : pommes de terre, tofu, et même du rôti de seitan pour ce midi. Il lui faut plus de légumes, le potager a été ravagé par les pluies.

En rentrant chez lui, il salue la voisine dans la buanderie commune. Ils échangent quelques mots pendant que les machines tournent. Les quelques étages à monter lui paraissent longs avec toutes ces courses. Il ouvre la porte de chez lui et range enfin ses trouvailles.

Fiche d'identité du personnage

Prénom: Marie

Âge : 76 ans, née en 1974

Activité salariée: avocate en droit des affaires à la retraite

Passions: cuisiner des potées

Famille: veuve, mère de deux enfants qui habitent loin

Santé: a des problèmes aux genoux

Classe sociale: bourgeoisie économique*

Vit dans une maison avec jardin à Plougastel

*catégorie issue de l'enquête «style de vie et environnement» de 2017 qui correspond à un niveau de diplôme Bac+3 au moins et un niveau de revenu disponible de plus de 2500€/mois.



Le récit de... Marie

HIVER

La cuisine de Marie embaumait l'air. Marie s'y trouvait et observait les pommes en train de mijoter tranquillement. C'étaient les dernières de la saison. Les pommiers n'étaient toujours pas remis de la sécheresse de l'an passé. Seul le potager en permaculture ne subissait pas les fortes chaleurs à répétition. Elle écuma les impuretés. Les moments où elle avait fait cela avec ses enfants lui manquaient. Guillaume était particulièrement doué, surtout pour faire des roulés aux pommes. La tablée était toujours heureuse lors de ces moments partagés. Désormais c'était fini. Son mari était décédé huit mois plus tôt. Ses enfants étaient partis, Guillaume vivait en région bordelaise et Igor voyageait beaucoup. Les seuls moments où ils se voyaient tous ensemble c'était à Noël. Elle continuait à prendre régulièrement de leurs nouvelles. Igor l'avait appelé la semaine dernière.

Il faisait encore beau, les feuilles des pommiers jaunissaient doucement dans la lumière du soleil. Ces pommiers elle les avait toujours voulus, eux qui se raréfiaient d'année en année. Quand elle vivait chez sa mère, c'était eux qui habillaient ses après-midis.

Elle éteignit le feu sous la casserole en jetant un coup d'œil avec inquiétude au dehors. La pluie battante ruisselait abondamment. Elle mélangea les pommes en vérifiant qu'elles n'avaient pas accroché. Quand elle voulut nettoyer ses ustensiles, elle s'aperçut qu'il n'y avait plus d'eau courante. Elle regarda son téléphone pour chercher des informations mais n'en trouva pas. La mairie avait prévenu que les fortes pluies pouvaient entraîner des coupures d'électricité et une fragilisation des sols.

Elle décida d'appeler son amie et voisine Jeanne. Cette dernière était au travail et n'avait pas du tout entendu parler d'une coupure d'eau. Que faire donc ? Avec toutes les mesures prises par la mairie pour se prémunir des inondations, elle ne comprenait pas très bien pourquoi il y avait une coupure d'eau. Elle avait même lu dans Sillage que la mairie avait installé une nappe d'eau artificielle construite avec du pouzzolane et du sable capable de rendre l'eau propre à la consommation pendant des mois. Elle avait trouvé l'idée géniale. Apparemment, l'idée avait été d'abord expérimentée avec succès à Beaumont dans les Cévennes. Ils avaient décidé de reproduire cette solution à Brest pour lutter contre la sécheresse.

Cette humidité persistante faisait grincer ses genoux. Elle alla chercher une bouteille d'eau dans l'arrière-cuisine. Elle l'ouvrit et se servit un verre. Elle décida de mettre en pot sa compote en attendant de pouvoir nettoyer la vaisselle.

Elle s'énerva et un peu de compote tomba par terre. Évidemment, sans eau, difficile de nettoyer. Elle utilisa un essuie-tout mais le sol resta collant. Elle soupira. Elle s'occuperait de cela plus tard. De toute manière, s'il y avait une coupure d'eau, c'était peut-être à cause des inondations. Pour l'instant à Plougastel, ils étaient plutôt épargnés du fait de la topographie, mais le terrain en pente n'aidait pas à l'infiltration. Après la grande inondation de l'hiver 2047, ils avaient installé des échelles d'eau sous les haies et rehaussé toutes les prises électriques.

Dans le doute, elle décida de débrancher les appareils électroniques pour éviter que tout grille en cas de surtension. Enfin, elle activa le boudin anti-inondation devant sa porte d'entrée. Elle prévint ses fils de son inquiétude. Pour combattre ce sentiment de solitude, elle se lova dans son fauteuil pour relire «Vingt Mille Lieues sous les mers».

Marie avait raison, la dernière tempête et les pluies diluviennes avaient fragilisé les sols et un arbre était tombé, fragilisant les canalisations alentours rendant le risque de contamination des eaux très important. L'eau avait donc été coupée. Les services techniques faisaient leur possible pour réparer cela mais ils étaient surtout occupés par le cœur de Brest, bien plus sujet aux inondations.

ÉTÉ

Marie portait sur ses épaules le poids d'un hiver éprouvant, marqué par des inondations qu'elle avait surmontées tant bien que mal. Mais en ce mois de juillet 2050, l'adversité avait changé de visage : c'était désormais le ciel qui l'accablait. Depuis une semaine, une canicule implacable s'abattait sur Brest, transformant la cité maritime en une étuve. L'air était devenu une matière lourde, presque solide.

Le thermomètre affichait 40°C en journée, rendant le moindre geste héroïque, et ne descendait qu'à 25°C la nuit, transformant la couette d'autrefois en un accessoire obsolète et étouffant. Marie s'estimait pourtant chanceuse. Sa petite maison, véritable rempart thermique, était parfaitement isolée. « Heureusement que les services de la ville m'ont bien conseillée pour ces aménagements », songeait-elle en observant par la fenêtre l'agitation du monde extérieur.

L'époque où l'air était respirable semblait appartenir à une autre vie. Aujourd'hui, la climatisation était devenue le nouvel or blanc ; elle entendait dire que les gens se battaient dans les rayons du Leclerc pour obtenir les derniers monoblocs (climatisation), une obsession dévorante pour ceux qui en avaient les moyens. Cherchant un peu de répit, Marie s'aventura dehors, à l'abri de son magnifique pommier. C'était l'un des derniers gardiens d'un passé plus vert. « Je me souviens quand le jardin en était rempli et que la compote coulait à flot », murmura-t-elle.

Ses pensées dérivèrent vers des souvenirs plus lointains encore : ses années de travail, ses balades sur le bas de la rue Jean Jaurès, là où une légère brise marine venait autrefois caresser les visages.

Alors qu'elle admirait son mur floral, quelques coups frappés à la porte la tirèrent de sa rêverie. C'était Thomas, le voisin. Un brave jeune homme qui, chaque semaine, lui apportait ses courses. — « Si seulement je pouvais encore faire ça toute seule, mon petit Thomas », soupira-t-elle. « Mais avec cette température, je fondrais comme neige au soleil. »

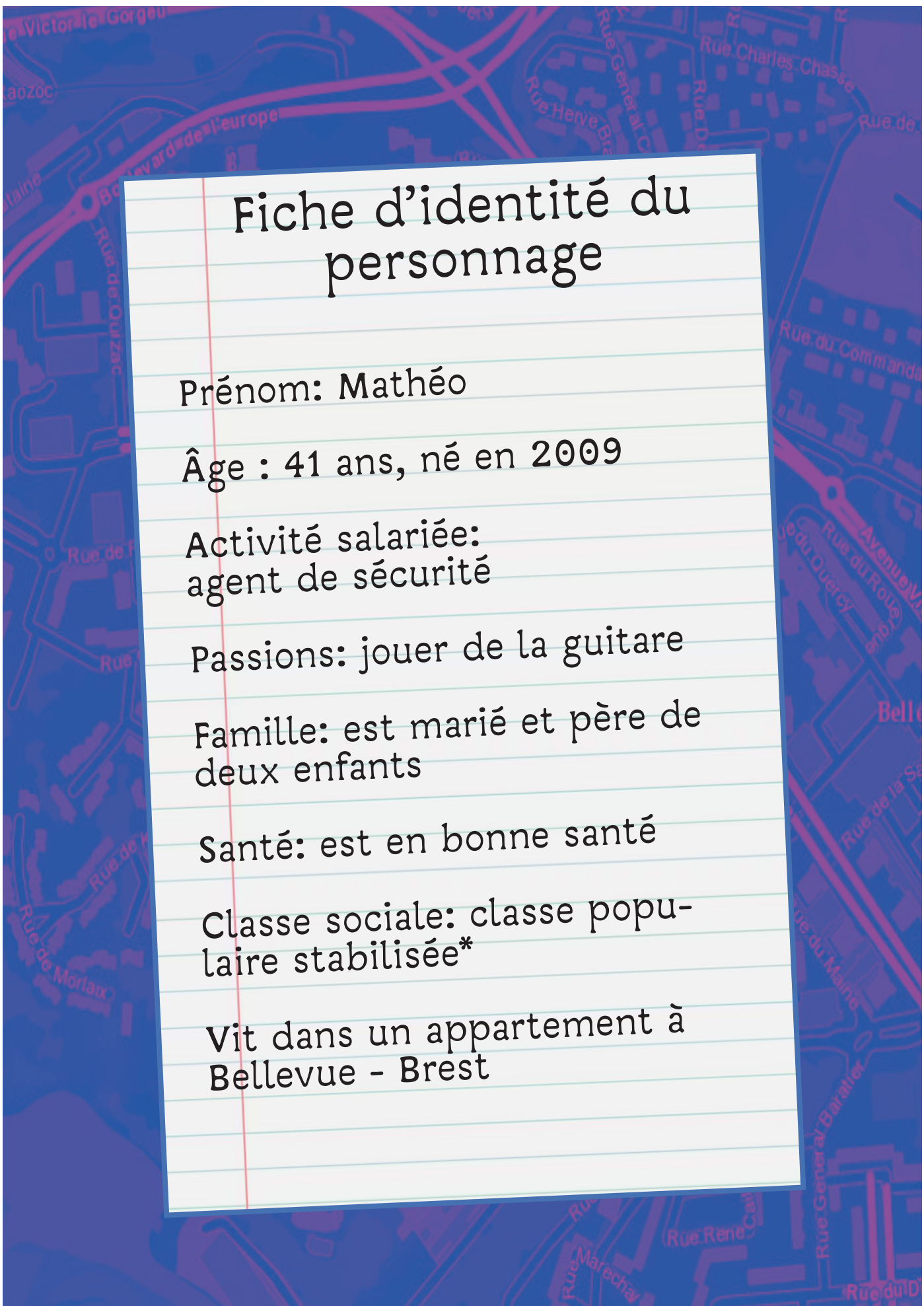
Pourtant, Marie n'était pas une femme à se laisser abattre. Armée de son courage, elle décida de se rendre au cimetière boisé de la ville. Sur place, elle fut frappée par la pertinence des nouveaux aménagements urbains. Ces arbres, plantés par la municipalité pour créer des îlots de fraîcheur, lui permettaient de se recueillir sur la tombe de son mari sans craindre le malaise.

Un sentiment d'apaisement l'envahit, chassant son anxiété naturelle. Elle s'autorisa même une courte sieste sur un banc avant de reprendre le bus pour personnes vulnérables. À l'intérieur, l'air était tiède ; la ville limitait la climatisation pour économiser l'énergie. « Si seulement nous avions écouté plus tôt et adapté notre quotidien... », regretta-t-elle intérieurement.

En descendant du bus, elle aperçut une silhouette familière : le jeune étudiant Pierre, chargé par la mairie de veiller sur les aînés pendant l'alerte canicule. Il semblait paniqué. — « Ah ! Marie ! Enfin ! Je me suis inquiété durant dix minutes ! » s'exclama-t-il en la voyant. Ce cri du cœur toucha Marie. Ce lien social, si rare d'ordinaire, lui procura une bouffée de pur bonheur. Pour le remercier, elle l'invita à entrer. Dans la fraîcheur de son salon, elle offrit un grand verre d'eau à ce « valeureux guerrier de la chaleur ».

Une fois chez elle, Pierre l'avertit d'un air serein qu'un incendie s'était déclaré dans le quartier voisin il y a une vingtaine de minutes. Il lui demanda s'il pouvait aider à calfeutrer les aérations comme préconisé par les services de la mairie pour limiter les entrées de fumées. Maintenant habituée, la métropole de Brest utilise de l'eau de pluie acheminée par des canaux, stockée lors de forts épisodes pluvieux de l'hiver afin de l'utiliser pour stopper la propagation du feu.

Une fois le calme revenu et le jeune homme reparti vers sa tournée, Marie sentit la fatigue de cette journée riche en rebondissements l'envahir. Elle s'installa alors sur son canapé massif — alimenté par ses panneaux photovoltaïques — pour savourer un repos bien mérité, bercée par le silence protecteur de sa maison. C'est la quatrième fois en deux ans que des incendies virulents viennent la perturber.



Fiche d'identité du personnage

Prénom: Mathéo

Âge : 41 ans, né en 2009

Activité salariée:
agent de sécurité

Passions: jouer de la guitare

Famille: est marié et père de
deux enfants

Santé: est en bonne santé

Classe sociale: classe popu-
laire stabilisée*

Vit dans un appartement à
Bellevue - Brest

*catégorie issue de l'enquête «style de vie et environnement» de 2017 qui correspond à un niveau de diplôme équivalent à CAP, BEP, et un niveau de revenu disponible entre 1200€ et 2200€/mois.

HIVER

Mathéo

HIVER

En hiver, la pluie ne tombe jamais doucement à Bellevue. Cette semaine, la première du mois de janvier, il pleut en continu. L'eau ruisselle sur les routes, et les passants remercient la mairie de Brest pour la surélévation des trottoirs. Devant le supermarché, l'eau s'infiltre dans le sol grâce au parking perméable construit il y a une dizaine d'années. Mathéo, 41 ans, aime ces adaptations simples. Elles facilitent grandement sa vie et celle de ses voisins.

Chaque soir, quand la ville s'endort, Mathéo se prépare à partir travailler. Il enfle son manteau sombre, vérifie son sac, et jette un dernier regard à la cuisine où sa femme a laissé un mot sur la table « Bonne nuit, fais attention à la pluie ». Et chaque soir, il sourit.

21h15, les enfants sont couchés. Mathéo, a quitté son appartement il y a 10 minutes pour aller travailler. Bien installé sur son siège, dans le second wagon du tram, il n'a fallu que peu de temps pour qu'il se plonge dans ses pensées. Ce soir pendant le repas, une dispute a éclaté. Mathéo souhaite partir en vacances avec toute sa famille. Sa compagne, elle, a bien anticipé, et connaît déjà les prix des locations en Corse, destination de rêve de Mathéo. Cette année, tout est plus cher, comme l'année précédente d'ailleurs. C'est la tendance actuelle. Bien au courant des finances de la famille, elle préfère organiser des sorties et activités avec les enfants tout au long de l'année.

Une pensée en entraînant une autre, Mathéo quitte le souvenir de cette dispute pour une pensée plus douce. Sa fille, Amel, a perdu une dent aujourd'hui. Elle qui dort encore avec une veilleuse, fait sans doute déjà semblant de dormir pour pouvoir attraper la petite souris.

Dans la poche de Mathéo, son portable vibre. Il décroche. C'est le gérant du Two Club, la boîte de nuit dans laquelle il travaille. Sur le port de Brest, la concurrence est féroce, mais le Two Club est un incontournable. Là-bas, les lumières effacent la grisaille, la musique couvre le bruit du vent, et la nuit semble oublier l'hiver. Au téléphone, les voix grésillent.

Essoufflé, le gérant lui dit rapidement : « la boîte de nuit est inondée. Nous serons fermés ce soir. » Mathéo ne bronche pas et poursuit son chemin. Cette situation il la connaît. Il l'a déjà vécue plusieurs fois. Il se souvient alors de sa première inondation. En 2033. La boîte de nuit était restée fermée pendant 8 mois. Mathéo avait donc dû trouver, à la hâte, un autre travail.

Après 3 mois de recherche, un poste à maigre salaire s'était libéré dans une boutique de la ville voisine. Il n'avait été réembauché au sein de la boîte de nuit que l'année d'après. Aujourd'hui en 2050, c'est différent. Si la boîte de nuit devait fermer, il toucherait pendant quelques mois une aide financière, spécifique à la perte de travail en conséquence du changement climatique.

Si Mathéo aime son travail d'agent de sécurité, il adore aussi le lieu. Chaque fois que la boîte de nuit est inondée, la tristesse et une pointe de désespoir l'envahissent. Il poursuit donc son trajet pour aller constater les dégâts, mais également pour prêter main forte à ceux qui tentent sans doute de sauver les meubles. Sa décision est prise, il y passera la nuit s'il le faut. Tant que la situation n'est pas dangereuse, il aidera.

Les missions sont simples : couper l'électricité, déplacer les meubles, et surtout protéger le matériel de son. C'est ce qui lui tient à cœur. Après tout, minimiser les coûts des travaux futurs, c'est dans son intérêt. Dans quelques années, cela ne sera peut-être plus nécessaire. Un architecte Brestois a déposé une proposition de chantier pour la boîte de nuit. Une version surélevée afin d'éviter l'inondation du bâtiment verra peut-être le jour, d'ici 2065.

Une fois sur les lieux, Mathéo a de l'eau jusqu'aux mollets. Malgré la hauteur de ses bottes de sécurité, l'eau s'infiltre et lui glace les pieds. Ses bottes sont légèrement trop grandes, alors ses pieds flottent dans l'eau de mer. Sa présence est rapidement remarquée et on lui demande de l'aide pour porter des caisses de matériel hors du bâtiment. L'adrénaline prend le dessus et son pouls s'accélère. Ses pieds sont gelés, mais il n'y pense plus.

Les inondations ont beau être récurrentes ces dernières années, Mathéo se sent toujours un peu fébrile face à la force de la nature qui semble se battre de toutes ses forces pour reprendre son territoire.

ÉTÉ

Les inondations sont devenues un vrai fléau en hiver. Mais finalement, la période estivale est-elle plus agréable à vivre ? De retour au sec, sur le confortable siège du tram, une nouvelle vague de pensée lui fait oublier la longue monotonie de son trajet. Mathéo se souvient de l'été dernier à Brest où la chaleur était écrasante.

L'air de son appartement de Bellevue était lourd, faute de bonne isolation. La ville avait pourtant mis en place un plan de rénovation pour garantir un peu de fraîcheur en été au sein des logements. Mais la bataille était longue avec le propriétaire quelque peu radin de son T3.

Celui-ci ne doit sûrement pas vivre dans une telle passoire thermique. Alors, Mathéo et sa compagne désespéraient d'obtenir un jour gain de cause.

Mathéo se rappelle bien des chaudes nuits d'été difficiles à supporter sous son uniforme de travail. Il était d'ailleurs effrayé de voir que l'air extérieur était maintenant presque plus chaud que l'intérieur de sa boîte de nuit. Et s'il espérait retrouver un peu de fraîcheur en rentrant chez lui, il se trompait.

Même en ouvrant les fenêtres, l'air ne circulait pas, provoquant chez lui une sensation d'étouffement qui lui serrait la poitrine. Il s'allongeait alors quelques minutes sur le canapé, sans réussir à dormir. La sueur collait à sa peau, son cœur battait plus vite que d'habitude. Sa respiration était courte et il se sentait épuisé.

Cette situation était injuste et dangereuse pour sa santé et celle de sa famille. Il avait l'impression que la chaleur rendait leurs vies plus difficiles chaque été. Ils essayaient de s'adapter au mieux en fermant les volets pour bloquer le soleil, en allumant le ventilateur ou en se rafraîchissant avec des linges mouillés.

Mathéo se souvient que lui et sa compagne avaient été vraiment reconnaissants d'avoir eu la possibilité d'emmener leurs enfants à la nouvelle Zone de ressourcement. Située à quelques pas de chez eux, Mathéo en profitait pour jouer un air de guitare à l'ombre d'un arbre et regarder ses enfants s'épanouir dans ce coin de verdure.

À quelques arrêts de chez lui, Mathéo repense aux étés de son enfance, quand la fraîcheur entraînait le soir et permettait de dormir. Il se souvient des nuits calmes, sans ventilateur, sans cette sensation d'étouffement constant. La nostalgie s'empare de lui, s'effaçant petit à petit pour laisser place à une pointe d'anxiété.

Il aurait aimé pouvoir élever ses enfants dans un monde plus serein. Brutalement sorti de ses pensées par l'annonce du terminus de la ligne de tram, Mathéo se lève, et marche vers la sortie, les pieds flétris dans ses bottes de sécurité.

D'un regard en arrière, il aperçoit son siège trempé. Lorsque Mathéo arrive chez lui, il fait déjà jour. La pluie s'est arrêtée, laissant derrière elle des flaques immobiles. Il enlève ses chaussures sans bruit pour ne pas réveiller les enfants.

Dans la chambre, Amel dort en travers du lit, les bras ouverts comme si elle embrassait un rêve. Elle n'a visiblement pas réussi à attraper la petite souris. Adam a rejeté sa couverture, ses petits pieds nus dépassent. Mathéo les observe un instant, fatigué mais heureux. Alors, le sommeil l'emporte, laissant la ville respirer sous le ciel d'hiver.

LES MÉTHODES D'ADAPTATION

évoquées dans les récits

L'ÉTÉ

S'ADAPTER AUX FORTES CHALEURS



Zones de ressourcement



Isolation des bâtiments



Aides aux personnes vulnérables

S'ADAPTER À LA SÉCHERESSE



Gestion de l'eau potable



Perméabilisation des sols

L'HIVER

S'ADAPTER AUX INONDATIONS



Perméabilisation
des sols



Surélévation des habitations



Bassin de rétention d'eau

GLOSSAIRE

des termes employés

L'adaptation: est une démarche d'ajustement au climat actuel ou attendu, ainsi qu'à ses conséquences. L'ajustement peut être spontané ou planifié, il peut se produire en réponse ou en prévision. On distingue l'adaptation de l'atténuation.

L'atténuation: est une action humaine visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre ou à renforcer les puits de gaz à effets de serre pour limiter le changement climatique. Les bénéfices de l'atténuation deviendront avec le temps des biens publics également partagés, ce qui n'est pas forcément le cas pour l'adaptation qui ne prend pas toujours en considération les vulnérabilités et les capacités d'adaptation différenciées des personnes physiques, morales, collectivités et territoires, afin que les mesures bénéficient à toutes et tous.

La maladaptation: est une mesure ou stratégie d'adaptation inadéquate qui empire le problème car elle peut conduire à une augmentation du risque de conséquences néfastes associées au climat, à une augmentation de la vulnérabilité aux changements climatiques ou à une dégradation des conditions de vie, à présent ou dans le futur. La maladaptation peut également désigner des stratégies d'adaptation au changement climatique qui produisent des effets néfastes pour certaines populations et/ou leur environnement.

Les inégalités environnementales: désignent la façon dont les changements environnementaux, globaux et locaux, affectent de façon différencié les groupes sociaux, en particulier en fonction de leurs niveaux de revenu. On parle aussi plus particulièrement d'inégalités climatiques pour désigner l'inégalité face aux risques climatiques. Les inégalités environnementales sont intersectionnelles : il ne s'agit pas seulement d'une question de niveau de revenu, mais de la vulnérabilité accrue des groupes dominés par rapport aux groupes dominants, par exemple en matière de genre, d'âges ou d'assignation raciale ou ethnique.

La santé environnementale: recouvre les aspects de la santé humaine, y compris la qualité de la vie, qui sont déterminés par les facteurs physiques, chimiques, biologiques, sociaux, psychosociaux et esthétiques de notre environnement. Elle concerne également la politique et les pratiques de gestion, de résorption, de contrôle et de prévention des facteurs environnementaux susceptibles d'affecter la santé des générations actuelles et futures.

Sources: OMS, Oxfam, Geoconfluences



Ce travail a été soutenu par le projet ISblue «Interdisciplinary graduate school for the blue planet» co-financé par une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du programme « Investissements d'avenir » intégré à France 2030, portant la référence ANR-17-EURE-0015.W